

**Le Soir (Bruxelles)** vendredi 16 novembre 2007

**Elias Khoury, côté nuit, côté vie**

ADRIENNE NIZET

**L'auteur libanais parle de « Comme si elle dormait ». « Le rêve est un moyen de s'échapper, de communiquer avec l'inconnu ».**

ENTRETIEN

De passage à Bruxelles dans le cadre des Belles Etrangères, Elias Khoury a répondu à nos questions. En français, s'il vous plaît !

Comme la psychanalyse, votre livre donne une importance cruciale aux rêves.

Nous sommes tous influencés par la psychanalyse et la découverte fondamentale de l'inconscient. Mais ici, j'envisage le rêve dans une approche plus traditionnelle. Comme une possibilité de voir le futur, un moyen de communication avec l'inconnu. Pour Milia, le rêve est une échappatoire, un moyen de se défendre. Elle a été opprimée par la pratique religieuse, elle est dans l'impossibilité de l'amour à cause de ses deux derniers échecs. Elle se marie avec Mansour, un Palestinien. Et quitte Beyrouth pour Nazareth.

Dans un contexte difficile...

Nous sommes en 1948, à la veille d'un événement qui a entraîné le Liban et la Palestine dans l'enfer. Milia s'en échappe grâce aux rêves. Elle se fabrique une double personnalité, il y a deux Milia : l'enfant et la femme. Cela lui permet de créer le monde à sa façon pour pouvoir vivre, puis mourir.

La guerre semble loin au début du livre.

Pour Milia comme pour la majorité de la population libanaise, la catastrophe a été parachutée de l'international. Une conséquence de l'Holocauste. Ils n'étaient pas préparés. Mansour a quitté Jaffa pour Nazareth, mais après l'assassinat de son frère Amin, il doit y revenir pour prendre sa femme et ses deux enfants en charge. Nous sommes au milieu du XXe siècle, l'idée d'individu n'est pas aussi puissante que maintenant. Mansour change après cela. La communication est coupée avec Milia.

Vous écrivez « parler ne veut rien dire ».

Les mots ont une double fonction : exprimer ou voler. On peut parler pour cacher des sentiments, des idées. Dans toutes les langues, il y a des métaphores et des formes qui font perdre du sens. Il faut chercher le sens, pas les mots. Au Liban, les insultes ne sont pas des insultes. Les Egyptiens parlent l'arabe aussi, mais quand ils viennent au Liban, ils ne comprennent pas notre usage de certains mots. Maquereau peut être amical. Ça dépend du contexte. Milia et Mansour ont leur façon de se parler. Milia raconte ses rêves, Mansour récite des poèmes. Un langage métaphorique qui essaie d'arriver à l'essence des choses. Un moyen d'innover, cassé par les événements de Jaffa. L'amour disparaît. Il fait partie de cette relation entre le réel et l'imaginaire. L'amour commence par raconter des histoires. Quand on cesse de parler, il y a un problème.

C'est un équilibre fragile ?

Comme toutes les relations humaines. Ici en plus, il y a le contexte. Et l'idée fixe de Milia, liée à son éducation religieuse, de ce père qui tue son fils. Milia fait son interprétation personnelle de l'histoire d'Abraham et Isaac, et de celle de Dieu et Issa. Elle a peur que son enfant soit tué par son père, elle a vu la chute de Jaffa dans ses rêves. Elle le protège. C'est peut-être pour ça qu'elle meurt. Il faut croire ses personnages.

Les nuits de Milia, plus fortes que ses jours

Milia dort quand débute le roman. Milia dort quand il s'achève. La nuit étant, selon elle, une répétition de la mort, la mort étant une nuit pleine de rêves dont on ne se réveille pas.

Le livre s'étale sur trois nuits. Milia, prête à accoucher, s'évade dans ses songes. Quand elle décide de dormir, elle passe de l'apaisement de l'enfance à Beyrouth aux premières déchirures. De la joie de la maternité à la peur pour son fils à venir.

Le livre raconte une vie, intérieure surtout. Milia revoit le passé, rarement le présent, et aperçoit le futur. Elle voit Moussa, son frère cadet et aimé. Najib, qu'elle aimait et qui l'a trahie. Sœur Mélanie, une religieuse à laquelle sa mère était asservie. Sa nuit de noces avec Mansour. Ses rencontres avec le moine Tanios, qui lui raconte l'évangile syriaque qu'il a trouvé. Elle voit aussi Jaffa et les événements à venir.

Baigné d'interprétation religieuse et de poésie arabe, parsemé de figures religieuses (la vierge Marie, le prophète Elias, Abraham) et d'archétypes, *Comme si elle dormait* rassemble les rêves de Milia. La construction est ambitieuse et pas toujours évidente, le style entre le conte et la légende. « *Il y a une recherche stylistique basée sur l'idée que le roman est une maison avec beaucoup de portes, nous explique Elias Khoury. Derrière chaque porte, il y a une histoire. Le roman est l'ensemble de celles-ci. Comme dans les mille et une nuits. La narration n'est pas la représentation, c'est une vie parallèle.* »

La vie intérieure de Milia prendra le dessus, quand elle verra en songe son neveu regarder son portrait sur un mur et la croire endormie. Dans un sommeil dont on ne se réveille pas. Une métaphore qui donne au livre son titre et illustre bien l'essence de Milia : un conflit entre le réel et l'imaginaire, entre la vie et la mort.